

BILAN ET PERSPECTIVES DE L'ANARCHISME

par

Rudolf de JONG

— | —

A considérer aujourd'hui le temps qui nous sépare de l'époque où Orwell écrivait son célèbre roman *1984*, il faut bien admettre qu'il y a beaucoup de raisons de dire que l'Etat et la société sont devenus orwelliens depuis lors, que le monde est en totale contradiction avec ce que veut l'anarchisme. Il suffit de voir la répression qu'exercent partout dans le monde l'Etat, la police et les forces spéciales ; la montée du militarisme, la puissance du capitalisme, les dictatures et les régimes totalitaires du tiers monde. « L'ignorance, c'est la force », et même la passion du foot est pleine de haine.

Mais encore.

Pratiquement personne, où que ce soit, n'aime vraiment les Big Brothers d'Amérique, de Russie ou de Chine (pour ne rien dire de leur frangine anglaise). Quant aux petits Big Brothers des nations moins importantes, personne ne pense qu'un Khomeiny, un Khadafi ou un Castro — pour citer trois hommes très différents, chacun essayant de jouer au Big Brother dans son pays — pourra être accepté et aimé longtemps, comme le prévoyait Orwell. (Par ailleurs, l'existence même des petites nations contredit les prédictions d'Orwell.)

En fait, à l'accroissement de l'Etat et de son contrôle

a correspondu un accroissement des frustrations et des mouvements de protestation, et l'anarchisme est réapparu sur scène.

En 1948, lorsqu'Orwell écrivait son livre, l'anarchisme était généralement considéré comme un phénomène « historique », complètement passé de mode tant dans les démocraties occidentales, où l'on idéalisait l'Etat-providence, que dans le monde stalinien. Les seuls survivants du vieux mouvement anarchiste étaient quelques anciens combattants en voie de disparition. Le retour de l'étalon noir de l'anarchisme, dans les années soixante, a surpris tout le monde, même les anciens du mouvement.

Mais était-ce vraiment une surprise ? A l'époque même où Orwell écrivait son roman, un jeune chercheur allemand, Peter Heintz, qui n'était pas anarchiste, écrivait un petit livre resté obscur, *Anarchismus und Gegenwart* (1). Il cherchait à y interpréter en clef libertaire l'évolution sociale — et surtout l'évolution culturelle — de la société occidentale de l'époque. Pour Heintz, le mouvement historique était mort, mais la société moderne allait vers des modèles libertaires.

Il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui le 1984 d'Orwell est plus réaliste, sous bien des aspects, qu'en 1948. Mais il nous faut aussi reconnaître qu'une évolution s'est faite vers des relations et des modes de vie plus libertaires. Les idées de Heintz aussi semblent plus réalistes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient en 1951.

Dans son livre, Heintz opère une distinction entre anarchisme positif et anarchisme négatif. Ce dernier est la lutte contre l'autorité sous toutes ses formes et tous ses aspects. Selon Heintz, le mouvement anarchiste historique, avec sa conception de la révolution sociale et de la lutte de classes, est à classer dans l'anarchisme négatif et appartient au passé.

L'anarchisme positif se caractérise par les efforts visant à créer des relations, des structures et des situations sans autorité ni hiérarchie. En 1951, Heintz voyait pareils efforts se faire jour surtout dans la sphère culturelle et dans la science. Aujourd'hui, il est facile de voir que ces tendances s'étendent à d'autres sphères : relations homme-femme, adultes-enfants, modèles

(1) Peter Heintz, *Anarchismus und Gegenwart*, Zürich 1951 ; rééd. : Berlin, Karin Kramer Verlag 1973.

d'organisation et d'action de groupes militants, modes de vie et sous-cultures alternatifs. Dans les structures hiérarchiques existantes, les gens tendent à accepter moins automatiquement l'autorité et cherchent des structures moins autoritaires, luttent même pour y parvenir.

Tout cet « anarchisme positif » est né hors du mouvement anarchiste, sans du tout être familier avec les idées et la philosophie anarchistes.

Je voudrais faire trois remarques au sujet de cette situation ambiguë.

En premier lieu, tant Orwell que Heintz avaient partiellement raison. S'agissant des perspectives de l'anarchisme, nous avons bien des raisons d'être optimistes, et bien des raisons d'être pessimistes. Il suffit de constater que les dangers de l'autoritarisme, que les possibilités de détruire l'humanité et son environnement, de contrôler et de déshumaniser les individus n'ont jamais été si menaçants.

La même ambiguïté (pessimisme et optimisme, espoir et désespoir) se retrouve dans le mouvement historique, bien que cet aspect ait été négligé par la majeure partie des historiens. Prenons par exemple Kropotkine. Il conclut ses mémoires (2) sur un ton plutôt optimiste : il voit l'anarchisme (un anarchisme positif à la Heintz) croître partout. George Woodcock, dans son *Anarchism* (3), cherche à comprendre, en citant articles et conférences de Kropotkine, les raisons de cette attitude favorable à l'évolution de la société anglaise. A l'opposé, Martin Miller, utilisant d'autres citations de Kropotkine tirées de sa correspondance privée, nous présente dans sa biographie (4) un homme plutôt pessimiste, parfois même désespéré par la montée de l'impérialisme et des sentiments impérialistes dans l'Angleterre de son époque, ou par l'absence d'esprit révolutionnaire et libertaire dans les syndicats.

Deuxième remarque : L' « esprit » anarchiste va bien au delà et est bien plus important que le « mouvement ».

(2) Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie*, Paris, Stock 1901 ; rééd. : Lausanne, La Guilde du livre 1972.

(3) George Woodcock, *Anarchism*, Cleveland-New York, Meridian Books 1962.

(4) Martin Miller, *Kropotkin*, Chicago, The University of Chicago Press 1976.

Cela n'est d'ailleurs pas nouveau pour un sou. Prenez par exemple les romans de B. Traven (5) : même s'il faut s'accorder à reconnaître qu'il idéalise ses héros, ses livres dépeignent un monde plein d' « anarchistes », qui n'ont aucune idée de ce qu'est l'anarchisme.

Aujourd'hui les gens sont bien plus conscients de la présence d'un autoritarisme informel dans les organisations (même dans celles qui ont une structure anti-autoritaire), dans les écoles, dans les relations humaines. Si l'on étudie l'histoire des organisations anarchistes ou syndicalistes révolutionnaires, on ne peut pas ne pas être d'accord avec Robert Michels qui inclut les organisations syndicalistes dans son étude sur les tendances oligarchiques dans les organisations socialistes (*Zur Soziologie des Parteiwesens*, 6). Une histoire des relations entre hommes et femmes dans le mouvement anarchiste d'hier serait pénible à lire aujourd'hui (7). Il en va de même pour les relations entre parents et enfants. Il y a un siècle, Albert Parsons, l'un des martyrs de Chicago, écrivait une lettre d'adieu à ses enfants en leur disant : obéissez à votre mère... (8) Je pense qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver dans les rangs anarchistes un homme de la stature de Parsons, mais il serait impossible aujourd'hui à un anarchiste d'écrire ces mots.

Ma troisième remarque a à voir avec la différence entre les vieux anarchistes et ceux d'aujourd'hui. Par le passé, il y avait une vision assez générale et cohérente de la société existante et des bases de la société nouvelle. La voie vers la société nouvelle n'était pas forcément simple, mais au moins les anarchistes voyaient quelle direction prendre et ils avaient une idée générale de ce qu'il faudrait faire une fois que la révolution sociale aurait éliminé les obstacles sur la voie de la liberté. Aujourd'hui, même dans le mouvement, il n'y a guère de con-

(5) Voir surtout *Le Vaisseau des morts* (ou *Le Vaisseau fantôme*), *Gouvernement, Le trésor de la Sierra Madre*, etc.

(6) Roberto Michels, *Les Partis politiques, essai sur les tendances oligarchiques des démocraties* (1911).

(7) José Alvarez Junco (in *La ideologia politica del anarquismo 1868-1910*, Madrid 1976, p. 288) mentionne même que selon certains anarchistes les femmes devraient avoir beaucoup d'enfants pour accélérer le processus révolutionnaire !

(8) Cité par Paul Avrich, *The Haymarket Tragedy*, Princeton, NJ, 1984, p. 411 : « [your mother] is the greatest, noblest of women. Love, honor and obey her. »

sensus sur la contribution que les anarchistes peuvent apporter aux grands problèmes actuels : questions économiques et démographiques, pollution, automation et travail, sous-développement, etc.

— II —

Je ne suis pas complètement d'accord avec la distinction tranchée qu'opère Heintz entre anarchisme positif (constructif) et négatif (destructif). La célèbre phrase de Bakounine, « le désir de détruire est aussi un désir constructif », qui date de sa période hégélienne, peut être considérée comme une synthèse dialectique subtile entre anarchisme négatif et constructif ! (Cela dit, je ne suis pas tellement amateur de dialectique, hégélienne ou autre.)

Il reste que les anarchistes, dans leur lutte contre diverses formes de gouvernement et de structures autoritaires, mettaient de grands espoirs dans les effets et les succès de l' « anarchisme positif », une fois la bataille gagnée. Ils espéraient et souhaitaient que le résultat de la lutte de classes contre le capitalisme, du combat contre la dictature politique, l'absolutisme et l'oppression, de la lutte contre la domination impérialiste et coloniale serait une libération de type libertaire ; le rêve anarchiste ne se réaliserait peut-être pas complètement, mais la moindre des choses à attendre était l'effort décisif pour essayer de le réaliser d'une manière anarchiste.

A la fin des mémoires de Kropotkine, on trouve des phrases pleines d'espoir sur la révolution qui va bientôt se produire dans la Russie tsariste. Les anarchistes et anti-militaristes hollandais qui eurent une influence sur le mouvement entre les deux guerres étaient extrêmement impressionnés et inspirés par l'héritage anti-autoritaire et pacifiste des anciennes cultures de la Chine et de l'Inde. Ils voyaient bien les dangers de l'influence autoritaire dans la lutte anti-coloniale, mais malgré cela ils espéraient que cet ancien héritage revivrait. Dans les années soixante, lors de la première vague d'indépendance en Afrique, la revue anglaise *Anarchy* a publié plusieurs articles passionnants sur les caractéristiques libertaires des cultures de tribus africaines, comme la spontanéité et la capacité d'exprimer des émotions individuelles.

Nous savons bien ce qui s'est passé.

Les luttes de libération contre la domination coloniale ont eu pour résultat des formes extrêmement autoritaires d'« émancipation », sans qu'il n'y ait aucune « libération » au sens anarchiste du terme. Bien au contraire, les nouvelles formes de domination, les nouveaux Etats apparaissent comme encore plus oppresseurs, encore plus autoritaires que ne l'étaient les anciens maîtres.

C'est ainsi que chaque victoire, chaque révolution s'est terminée par une crise profonde du mouvement anarchiste, donnant lieu à des discussions internes sans fin et à de dures accusations contre les autoritaires qui se seraient « approprié » la révolution et auraient empoisonné les fruits promis de la victoire. Les révolutions russe et espagnole, dans une moindre mesure les révolutions algérienne et cubaine, voire la révolution culturelle chinoise sont de clairs exemples de ces victoires perdues, de ces espoirs évanouis.

L'amertume des anarchistes est bien compréhensible. Les révolutions ont toujours commencé comme des libérations dans le vrai sens libertaire du terme : organisations spontanées non hiérarchiques des travailleurs eux-mêmes (soviets, collectivités, autogestion), créativité, etc. Mais l'amertume et les accusations ne peuvent relayer la réflexion et l'analyse.

Je ferai trois remarques au sujet de cette amertume. La première concerne les divergences d'opinion parmi les anarchistes lorsqu'ils se trouvent dans une situation révolutionnaire. Ceux qui ont étudié le mouvement anarchiste russe pendant la révolution distinguent trois attitudes :

— les anarcho-bolcheviques ont collaboré avec les bolcheviques et accepté provisoirement la dictature du prolétariat ;

— d'autres rejetèrent totalement la nouvelle dictature du parti de Lénine et la combattirent, voyant en elle un ennemi mortel de la révolution russe ;

— un troisième groupe prit une position en quelque sorte intermédiaire, espérant que la révolution sociale pourrait survivre à la dictature de Lénine.

Bien des anarchistes changèrent évidemment de position au cours de la révolution, mais les seuls survivants ont été quelques représentants de la deuxième tendance, qui avaient

pu quitter la Russie à temps. C'est par conséquent leur attitude face à la révolution russe qui est devenue *l'attitude* anarchiste face à cette révolution.

La même diversité d'attitudes — collaboration, condamnation, bénéfice du doute — se retrouve dans d'autres révolutions. En Espagne, cela n'a pas entraîné de scission, peut-être parce que tout le monde était frustré par la politique de la CNT-FAI. Lors des discussions qui ont suivi, au sujet de la révolution libertaire anéantie par la guerre, on retrouve très clairement les trois positions (9). Nos camarades italiens se rappellent certainement la discussion qui a eu lieu lors du congrès international des fédérations anarchistes à Carrare, en 1968, au sujet du mouvement libertaire cubain en exil. Et aujourd'hui je crois que nous avons tous les mêmes sentiments partagés au sujet de la révolution nicaraguayenne et des sandinistes.

Ma seconde remarque porte sur les débuts splendides des révolutions : les soviets en Russie, les collectivisations en Espagne, les comités d'action dans la France de 1968, les occupations de 1974 au Portugal, l'organisation des arrondissements de Paris au cours de la révolution française et dans les premières semaines de la Commune, cet air de liberté qu'on respirait à Cuba dans les premiers mois de la révolution, comme dans tant d'autres pays libérés de dictatures ou d'occupations étrangères. Il s'est passé la même chose lors des premiers stades

(9) Il est intéressant de comparer les discussions sur la guerre civile espagnole et la CNT-FAI avec les remarques que Victor Serge écrit en 1921 (cité par Alexandre Skirda, *Les anarchistes et la révolution russe*, Paris 1973) :

« On peut... distinguer parmi eux trois tendances :

1. Les « anarchistes clandestins » ou « souterrains », ennemis mortels de la dictature communiste à laquelle ils reprochent ses abus, les excès d'autorité de ses agents, sa centralisation et les misères subies par la population du fait de la révolution. Ils ont préconisé la lutte à main armée...

2. Ceux que j'appellerai le *centre* parce qu'ils occupent une place intermédiaire entre les anarchistes anti-communistes et communistes (au sens bolchévik du mot). C'est la très grande majorité... A première vue, leurs critiques sont très fortes ; mais sitôt qu'on les approfondit, elles apparaissent vaines, n'étant pas complétées par l'indication des remèdes.

3. Les anarchistes « soviétistes » qui se croient un devoir de travailler à l'heure actuelle avec le Parti communiste bolchévik, voire s'y rallier complètement. Nombreux sont, en effet, les camarades qui y sont entrés, pensant que l'heure n'était pas aux réserves philosophiques et que son programme était le seul applicable, le seul pratique pour assurer les conquêtes de la révolution d'octobre. »

de révolutions qui ont eu lieu avant l'ère industrielle et le socialisme moderne (les paysans et Thomas Münzer en Allemagne, les premiers baptistes aux Pays-Bas, les Diggers et Levellers en Angleterre). Dire que tous ces projets prometteurs ont été détruits par les vainqueurs autoritaires de la révolution, c'est une explication trop simple. La révolution devait non seulement se défaire des ennemis (anciens et nouveaux) et des difficultés extérieurs, mais elle devait aussi faire face à un grand nombre de problèmes internes et souvent à des évolutions autoritaires dans les nouvelles structures, même si elles n'étaient pas autoritaires à l'origine. L'histoire des soviets et des collectivisations n'est pas nécessairement l'histoire des bons dedans contre les mauvais à l'extérieur des nouvelles institutions ! La construction d'un monde sans autorité n'a jamais été chose facile. Cela m'amène à une troisième remarque.

Max Nettlau fait une distinction intéressante entre deux types de révolutions : si elles ont été précédées par une défaite nationale dans une guerre, ou par une longue période de dictature et de répression dure, qui ont effacé les traditions sociales et libres d'un pays, on ne peut pas attendre grand chose des révolutions.

En revanche, une révolution a bien plus d'avenir d'un point de vue libertaire si elle émerge après un long processus de préparation, de possibilités croissantes d'exprimer de nouvelles idées sur la liberté, et une fois que ces idées ont eu le temps de croître et de pénétrer l'esprit des gens. Selon Nettlau, même les anarchistes ont trop attendu de la révolution russe, enfantée par le tsarisme et la première guerre mondiale. Bien sûr, ces idées de Nettlau sur la révolution sont liées à sa conception plus générale que la liberté naît de la liberté, que beaucoup de liberté provient d'un peu de liberté.

— III —

Si Nettlau a raison, il n'y a pas de raison d'être optimiste quant aux perspectives anarchistes des révolutions en Amérique latine ou dans d'autres pays en développement. Il y a partout un grand potentiel révolutionnaire. Mais les conceptions et modèles radicaux des intellectuels révolutionnaires, qui sont eux-mêmes les victimes de la répression exercée par les régimes

de droite, sont loin d'être anarchistes. « La révolution par l'Etat », c'est le titre du dernier livre de Louis Mercier Vega. Il y analyse et rapproche des régimes aussi différents que ceux de Castro, de Pinochet, de Peron et d'Allende (sans pour autant nier leurs différences) : modernisation autoritaire par « la révolution par l'Etat ». La plupart des gauchistes, qui s'appellent souvent marxistes, ne s'intéressent qu'à l'idéologie de la classe dirigeante. Mercier s'est intéressé au fait que, derrière les façades idéologiques différentes, le même processus social se passe : la montée d'une classe moyenne, partie ou dépendance de l'appareil d'Etat, utilisant l'Etat pour le renforcer et renforcer sa propre position sociale. On peut observer ce processus de modernisation autoritaire, par une révolution par le haut et un rôle toujours plus grand de l'Etat dans la vie sociale, dans tous les pays en développement. (10)

L'archétype a été le régime de Kemal Atatürk en Turquie. Il y a plus de 50 ans, Max Nomad (Max Nacht) appelait à juste titre ce régime « le chaînon manquant entre la Russie bolchevique et l'Italie fasciste » (Hitler n'était pas encore au pouvoir). Le régime d'Atatürk amena de grands progrès : droits des femmes, alphabétisation, européanisation, séparation de l'Etat et de l'Islam. En même temps, c'est lui qui fut responsable du génocide des Arméniens. Ce « chaînon manquant » est aujourd'hui le modèle de l'Etat dans les anciens pays coloniaux, quelle que soit leur idéologie.

Même si nous avons ou que nous essayions d'avoir des préjugés favorables pour les aspects positifs de ces formes de progrès et de modernisation, ils manquent totalement de perspective libertaire ou même humanitaire.

Leurs effets intéressants ne se trouvent que chez les victimes : les paysans des campagnes, les pauvres des villes. Luttant pour leur survie et des améliorations matérielles, ils s'organisent souvent en organisations de base de petites dimensions, fondées sur la solidarité, l'entraide, l'action directe, la participation. L'historien anarchiste qui lit des informations sur ces luttes a un choc, parce qu'il s'y reconnaît. Il doit toutefois réaliser que, par le passé, ces luttes ont seulement contribué à changer la société existante, sans la détruire.

(10) Louis Mercier Vega, *La révolution par l'Etat*, Paris, Payot 1978.

Si nous prenons pour argent comptant la remarque de Nettlau sur la liberté qui ne peut naître que de la liberté, partout et toujours, il n'y a rien à attendre des sociétés d'Europe de l'Est, dominées par leurs Etats « socialistes ». Mais je crois que le tableau y est tout de même plus intéressant.

Les mouvements révolutionnaires et les révoltes plus ou moins importantes dans les années qui ont suivi la mort de Staline ont secoué presque tous les pays du monde communiste : en Russie même, dans les camps de travail forcé, en Tchécoslovaquie et en Allemagne démocratique, en Pologne et en Hongrie. Au Vietnam, le chiffre de 50 000 personnes tuées dans la province natale de Ho Chi Minh a été prononcé. Cette vague révolutionnaire ne peut se comparer qu'à celle de 1848 et aux années suivant la révolution russe. Elle s'est terminée dans la violence et la répression, partout, mais elle a entamé un processus à long terme d'érosion du communisme autoritaire, avec plusieurs éclats spectaculaires (en Tchécoslovaquie en 1968, en Pologne en 1970 et plus tard).

Ce processus d'érosion a atteint lentement, trop lentement, l'Europe de l'ouest et les partis communistes occidentaux. Et l'une des idées forces de l'anarchisme s'est mise à regagner du terrain : il n'y a pas d'alternative autoritaire à la domination autoritaire.

— IV —

Selon Bakounine, la classe ouvrière allemande de son époque avait peu de potentialités révolutionnaires ou socialistes ; elle était déjà devenue petite-bourgeoise, partageant les valeurs et les normes de la petite-bourgeoisie.

Marx et les marxistes étaient d'un autre avis. Ils croyaient que le prolétariat allemand et ses organisations allaient devenir le modèle pour les travailleurs de « tous les pays ».

Aujourd'hui, il faut bien reconnaître que tant Marx que Bakounine avaient raison !

Partout la classe ouvrière a adopté le monde de la bourgeoisie. Le mouvement ouvrier et ses luttes, ses organisations et ses idéologies ont bien fait changer la société bourgeoise, mais ne l'ont pas détruite. Au contraire, la classe ouvrière a

changé encore plus que la bourgeoisie et a suivi l'exemple allemand, qu'abhorrait Bakounine.

Le prolétariat n'a évidemment pas disparu. Dans le monde occidental, les travailleurs sont bien conscients de leur situation, même s'ils sont maintenant moins affamés et qu'ils vivent mieux. La première chose que les pauvres apprennent à l'université de la vie, c'est que certains animaux sont plus égaux que les autres — pour reprendre l'image fameuse d'Orwell — et que ce sont eux qui sont les moins égaux, qui ont le moins de chances, le moins d'argent. La grève des mineurs en Angleterre est aussi fière et dure en 1984 qu'elle l'a été en 1926.

Les travailleurs d'aujourd'hui doivent toujours lutter pour se faire une place au soleil. Mais il y a une différence entre hier et aujourd'hui. Les socialistes révolutionnaires de toutes tendances, anarchistes et marxistes y compris, n'ont jamais cru qu'il y avait une place pour les travailleurs au soleil de la société bourgeoise. Ce n'est pas pour cela qu'ils luttaient. Ils luttaient pour l'aube rouge d'un nouveau soleil, le soleil du socialisme. Bien entendu, ils défendaient les luttes ouvrières et se battaient pour des avantages matériels (le terme de « résistance » est un mot clef pour les premières générations de travailleurs conscients). Mais en même temps ils croyaient qu'on ne peut rien attendre du capitalisme bourgeois ni de l'Etat. A lire les journaux de l'ancien mouvement ouvrier, on trouve toujours des remarques du genre : « cette société ne peut offrir aux ouvriers... », « le capitalisme est bien incapable... » (de donner à manger, de loger, de faire justice aux ouvriers ou à leurs enfants), « nous n'avons rien à attendre de la bourgeoisie », etc.

C'est cette mentalité qui s'est fondamentalement transformée. Les travailleurs veulent toujours du travail, des salaires plus élevés, des prix plus bas, la justice, le bien-être, mais ils les réclament et luttent dans les structures existantes ; ils critiquent les gens au pouvoir plutôt que la structure du pouvoir ; ils acceptent la politique et ils acceptent l'Etat ; ils espèrent changer leur situation dans la société. Ils sont « dans le ventre de la baleine. » (11)

(11) Allusion à un essai de George Orwell, *Inside the Whale* (1940).

Ce n'est ni l'Allemagne, comme l'espérait Marx, ni des pays comme l'Espagne ou l'Italie, comme s'y attendait Bakounine, mais les Etats-Unis qui sont devenus le « modèle de développement » de la classe ouvrière. Les Etats-Unis ont une longue histoire de luttes ouvrières, mais les luttes comme les organisations ouvrières y ont toujours fini dans le ventre du rêve américain.

Les anarchistes, marxistes et socialistes du XIX^e siècle avaient en commun l'idée fautive que la bourgeoisie du monde occidental — avec son système économique fondé sur la propriété privée des moyens de production, la concurrence et le capitalisme de laissez-faire — représentait l'ordre bourgeois à son stade suprême. Chaque changement, chaque lutte, croyaient-ils, ne pouvait que se terminer par la lutte finale : la chute de la bourgeoisie, une révolution sociale donnant naissance à la société des travailleurs et au socialisme.

Ils ne prévoyaient pas que d'autres formes de société bourgeoise puissent se développer. Et c'est pourtant bien ce qui est arrivé. La société bourgeoise n'a pas disparu dans les luttes mais elle a changé (dans les sociétés occidentales) et d'autres formes de domination bourgeoise ont émergé après des révolutions (les nouvelles classes des Etats « communistes » et du tiers monde). La bourgeoisie ne s'est pas évanouie de la surface de la terre suite aux luttes sociales des travailleurs, des anarchistes, des socialistes, des syndicalistes ; bien au contraire, la bourgeoisie s'est servie de l'Etat pour entamer un processus fort réussi, par lequel la classe ouvrière a été absorbée par le système bourgeois. Tandis que la classe ouvrière — qui jadis était une entité sociale autonome, avec sa mentalité spécifique et son système propre de valeurs morales — tombait en décadence, la bourgeoisie ne faisait qu'évoluer. La classe ouvrière a perdu son tempérament révolutionnaire — et l'anarchisme a disparu.

Ce processus — le capital faisant usage de l'Etat pour lâcher quelques concessions aux ouvriers, et détruisant ainsi l'anarchisme, qui ne savait que répondre aux concessions — s'est aussi produit dans les pays qui ont les traditions anarchistes les plus héroïques et les plus longues, comme l'Argentine (12).

(12) Voir Osvaldo Bayer, « Die argentinischen Anarchisten », in *Unter dem Pflaster liegt der Strand 5*, Berlin, Karin Kramer 1978 : « On peut dire

La société est devenue plus bourgeoise, et pas moins. La croissance incroyable de l'Etat moderne est une indication du triomphe de la bourgeoisie. L'Etat, avec son appareil impérial, ses règles et ses lois, sa philosophie abstraite, est né et a grandi avec la bourgeoisie. C'est l'Etat, et non la propriété privée des moyens de production, qui est l'institution la plus typique de la bourgeoisie. Aujourd'hui la bourgeoisie peut exister sans propriété privée — voir la Russie — mais non pas sans l'Etat.

Les rapports entre l'anarchisme, le mouvement ouvrier et la classe ouvrière reflètent le processus d'absorption des travailleurs dans la société bourgeoise. Tôt ou tard, partout l'anarchisme et les idées libertaires doivent faire place, au sein du mouvement ouvrier, aux conceptions et aux formes d'organisation politiques et parlementaires. Ce n'est pas parce que les organisations ouvrières ont « mûri », comme le croyaient les socialdémocrates et les communistes, mais parce que ces modèles accélèrent le processus d'intégration. Les résultats sont bien connus : législation sociale par l'Etat, contrôle des organisations syndicales non plus par les travailleurs mais contrôle de ceux-ci par les organisations, par l'Etat et par la politique. On connaît le sort du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarcho-syndicalisme.

que depuis 1960 le mouvement anarchiste argentin n'existe plus. Que s'est-il passé ? Comment est-il possible qu'un mouvement disparaisse de cette manière, qui était depuis le début du siècle le moteur de toutes les luttes ouvrières, où il avait la majorité absolue ? [...] L'anarchisme pouvait compter sur la grande masse des pauvres tant que la société argentine donnait l'image sans nuance d'une société d'exploiteurs et d'exploités, tant que le travailleur sans aucun droit était livré à un employeur tout puissant. Mais dès que l'Etat s'est mis à distribuer quelques miettes pour que le système ne s'écroule pas, dès que les travailleurs se sont vu accorder quelques garanties et quelques lois fondamentales, dès que l'Etat en tant que fidèle représentant du capital s'est mis à discuter avec les représentants des travailleurs, alors l'anarchisme n'a plus trouvé de réponse convenable. Il a conservé sa position incorruptible : pas de dialogue, pas de pacte. Mais il s'est heurté à l'hostilité. D'abord de la part des socialistes, qui, bien qu'ils aient le même but — la libération des travailleurs — offraient un chemin moins rocailleux : reconnaître l'Etat, discuter avec lui, ne pas s'écarter du parlementarisme et ne pas trop faire de charme aux bêtes fauves. Puis, dès 1917, la révolution russe et le communisme. L'euphorie qui s'en est suivie a fortement désécurisé la classe ouvrière. Bien des groupes étaient fatigués de dizaines d'années de lutte et furent séduits par la voie apparemment plus aisée du bolchevisme. »

Dans le processus d'ajustement de la classe ouvrière par la législation et les réglementations d'Etat, le syndicalisme révolutionnaire est entré en crise parce qu'il ne savait faire face aux dilemmes émergents, et il a presque disparu (il suffit de voir le déclin de l'AIT de Berlin, la scission de la CNT, l'évolution de la SAC vers des positions relativement modérées).

Bakounine et les syndicalistes révolutionnaires partageaient avec Marx une conception fondamentale : les « idées », la « propagande », le « bon exemple » (les projets « utopiques ») ne suffisent pas à réaliser le socialisme, il y faut une force sociale. Le socialisme devait être lié à la lutte économique des travailleurs, à la lutte de classes contre le capitalisme. Ce lien a été brisé par la politique (où les marxistes ont joué un rôle essentiel). La politique liait la lutte économique à la législation sociale et à l'Etat. Ainsi la lutte économique a perdu ses dimensions socialistes et libertaires. Cependant, l'anarchisme (tout comme le syndicalisme d'ailleurs) a plus de dimensions que la seule lutte économique.

L'argument a été avancé que tout le concept de la lutte de classes, que les syndicalistes partagent avec Marx, ne correspond pas à la vision anarchiste de l'humanité. Et il est vrai que l'idée marxiste de la lutte de classes comme seul et unique véhicule de l'histoire humaine et du progrès humain n'est pas une idée anarchiste. Pour l'anarchisme, c'est un des nombreux points dans le combat pour la justice et la liberté. Mais en 1984 il y a d'autres questions, plus fondamentales aujourd'hui : la guerre et la paix, le désastre nucléaire et écologique, le sous-développement.

L'attitude anarchiste face à la classe ouvrière et à la lutte de classes doit être la même désormais que face aux luttes anti-colonialistes : solidaire, mais sans trop d'illusions quant aux perspectives anarchistes.

« Que faire ? »

— V —

Depuis que le romancier révolutionnaire russe Tchernychevsky (13) a posé cette question, elle a hanté des générations de révolutionnaires.

(13) Nicolai Tchernychevsky, *Que faire* (1863).

Lénine l'a délibérément utilisée comme titre de sa brochure sur l'organisation du parti bolchevique. Dans *Fontamara*, le roman d'Ignazio Silone (14), les paysans en font un cri antifasciste dans leur journal clandestin. J'ai retrouvé ce titre sur un périodique du nouveau mouvement ouvrier espagnol, au début des années 70.

Lénine avait une réponse exacte et détaillée à cette question. Dans *Fontamara*, il n'y a pas de réponse : la question reste ouverte. Mais Lénine représentait un principe autoritaire, il était en quête du pouvoir, tandis que Silone et ses paysans ne pensaient pas en termes de rapports de pouvoir autoritaires. Pour les libertaires, la question ne sera jamais résolue une fois pour toutes. Il nous faut nous demander encore et toujours : que faire ?

Je ne prétends pas avoir de réponse, mais peut-être certaines des remarques qui suivent peuvent-elles être utiles.

Tant la composition sociale que la position sociale du mouvement anarchiste se sont profondément modifiées. Les anarchistes rejettent toujours l'ordre existant et sa structure autoritaire. Mais ils ne luttent plus de l'extérieur contre les requins capitalistes : ils sont « dans le ventre de la baleine ». Un de nos problèmes, aujourd'hui, c'est de trouver comment lutter contre le système si nous en sommes partie.

Je sais que nombre d'anarchistes auront des objections contre cette affirmation. Les anarchistes refusent d'être « dans le ventre de la baleine », ils sortent du système et luttent contre lui, ou s'essaient à des alternatives. Mais cela est une décision personnelle (15), et je fais référence au contexte social.

Marx, Bakounine et les syndicalistes révolutionnaires étaient d'avis que le prolétariat, en tant que force socio-économique, était contraint de lutter contre le système, par le simple fait

(14) Ignazio Silone, *Fontamara* (1930).

(15) Les « autonomes » emprisonnés à Ségovie (souvent considérés comme les « enrégés » de notre époque) répondent comme suit à la question « Que pensez-vous de la jeunesse actuelle ? » « De vastes secteurs de cette jeunesse refusent de jouer le rôle d'exploiteurs, d'exploités ou d'intermédiaires dans ce type d'exploitation ; en un mot, ils refusent le travail salarié » (cit. in *Insurrection*, Londres 1984, n° 2). Le mot clef ici est « refus », c'est-à-dire une décision personnelle. Il vaut la peine de relever que cette décision peut être prise dans toutes les classes : les « exploités » (les premiers cités !), les « exploités », les « intermédiaires ».

de son existence, et non par une simple décision personnelle des travailleurs individuels.

Bien sûr, les décisions personnelles ont toujours été importantes dans la tradition anarchiste. Le terme « anarcho-syndicaliste » lie la décision personnelle (être anarchiste) à une position sociale donnée (être un travailleur organisé).

Il y a toutefois une autre tradition basée seulement — ou essentiellement — sur les décisions personnelles : l'objection de conscience, l'« acte gratuit » et toutes les formes de projets anarchistes, écoles modernes, associations de producteurs, communes.

L'idée qui sous-tend ces projets est bien connue : il nous faut sortir de l'ère capitaliste (comme le dit Landauer) et montrer l'exemple. Au début les projets sont de petites dimensions et idéalistes, et ils le restent ; jamais un vaste mouvement ne s'est développé à partir d'eux. Beaucoup de ces projets ont disparu dans des conflits et des problèmes internes.

Y a-t-il aujourd'hui plus de perspectives pour des projets, des expériences, des modes de vie alternatifs ? Ils sont bien plus nombreux que jamais auparavant, touchent un très grand nombre de personnes — surtout des jeunes — et ont sans aucun doute une influence bien plus considérable que n'en ont jamais eue les vieux idéalistes. Les gens concernés ne « quittent » pas le capitalisme de la manière pacifique à laquelle songeait Landauer, bien au contraire. Ils entrent dans de terribles confrontations avec l'ordre régnant. Aux yeux du public, ce sont ces confrontations qui fixent l'image de l'anarchiste. Ce qui est plus intéressant, toutefois, c'est la distance incroyable qu'il y a entre des revendications souvent modestes et la dureté des confrontations (pas seulement avec les flics, mais aussi avec la presse, dans les débats publics). Le mouvement zurichois de 1980 en est un bon exemple. Je crains qu'il n'y ait souvent beaucoup de violence sans guère de perspectives de créer des alternatives réelles pour l'ensemble de la société. Je crains aussi que la violence n'ait pour effet l'isolement par rapport à la population (16).

(16) Dans l'anarchisme individualiste, comme dans ces projets, il y a une forte tendance à l'auto-isolement anarchiste. Il n'est pas surprenant que les individualistes aient rejoint les vraies communautés sociales anarchistes dès après 1900. Aujourd'hui encore on se rappelle la vignette

L'idée d'une révolution « complète », détruisant l'ordre régnant, n'est plus réaliste pour les anarchistes « dans le ventre de la baleine », elle a même perdu son attrait, du moins dans le monde occidental. La plupart des gens s'intéressent à la manière dont on peut transformer les structures autoritaires en relations anarchistes.

Cela veut dire que l'ancienne tradition ouvrière de l'anarchisme, avec le syndicalisme révolutionnaire, l'idée de la grève générale et de la lutte de classes, est quasiment passée et offre des perspectives limitées.

Il en va de même pour la deuxième tradition, la création d'îlots libertaires dans l'océan autoritaire : là aussi les perspectives sont bien limitées.

Mais il existe une troisième tradition, associée à Kropotkine et au communisme anarchiste, la tradition communaliste. Elle s'est plus intéressée aux gens dans leur totalité, à l'individu comme consommateur, et moins au concept de classe. Il est intéressant de voir que bien des thèmes de l'anarchisme des années soixante entrent dans ce cadre : l'anarcho-féminisme, les luttes de quartier, l'antimilitarisme, les questions écologiques et nucléaires, l'autogestion (qui ne se limite plus aujourd'hui aux travailleurs industriels), les questions de consommation.

Je ne prétends pas bien sûr faire revivre Kropotkine. Ce que j'ai à l'esprit est une attitude par rapport à des domaines qui concernent les gens du commun : comme consommateurs plus que comme producteurs, comme victimes de toutes sortes de contrôles. Une attitude qui ne tend pas à l'isolement, qui rejoint les mouvements populaires avec des propositions pratiques et des activités militantes, basée sur et nourrie par le rêve anarchiste.

Le vieil anarchisme avait une ardente ferveur militante. Aujourd'hui les perspectives ne consistent pas dans la révolution contre l'autorité, mais dans l'érosion du principe d'autorité. Les structures autoritaires sont plus puissantes que jamais,

du journal d'E. Armand, *L'Unique* : l'anarchiste libre regardant du haut d'un rocher les masses éloignées marchant comme des moutons vers trois bâtiments — l'usine, la caserne et l'école (ou l'église). Il n'y a certes pas de relation maître-esclave entre l'homme libre sur son roc et les masses, mais Armand semble avoir oublié que l'homme n'est libre que si les autres le sont aussi.

mais peut-être leur érosion est-elle plus aisée qu'à l'ère du socialisme révolutionnaire.

Non seulement la classe ouvrière a évolué vers la bourgeoisie, mais la bourgeoisie même a évolué. La révolte contre les valeurs de l'ordre régnant dans les années soixante a été une révolte des fils et des filles de la bourgeoisie, redécouvrant ou réinventant l'héritage socialiste et libertaire.

Il est impossible de prédire comment cette érosion va affecter les pouvoirs de destruction et l'autoritarisme. S'il n'y a pas d'alternatives libertaires, l'érosion créera de la frustration et de l'agression, et de nouvelles formes de domination autoritaire. Hier encore fascisme et stalinisme étaient à l'œuvre. Aujourd'hui nous voyons que sont au pouvoir la frustration, l'agression et de petits Big Brothers. Créer un anarchisme positif me semble le choix le plus prometteur : cela signifie l'érosion de la vieille autorité et la tentative d'en éviter de nouvelles, plus amères, par la création d'alternatives libertaires, non pour des individus ou des sous-cultures, mais pour tout un chacun, pour la société.

(Traduit de l'anglais par Marianne Enckell)